

# GILBERT SERRES

## Tourneur de gros !

« Ah Gilbert! Toujours plus gros, toujours plus haut! », dit-il, gardant les bras en l'air bien longtemps. C'était le vétéran des frères Not qui parlait – ces potiers traditionnels installés au bord du canal à Castelnaudary. C'est sûr Gilbert n'a pas fait que des plats à cassoulet.

Déjà dans les années soixante le tourneur Serres tombait une tonne de terre par jour (vous pouvez relire!) et pour y arriver, il vaut mieux faire du « gros ».

C'est ce qu'a fait Gilbert à Castelnaudary jusqu'à l'âge de trente ans – admirez la masse musculaire. Il y eut ensuite une très belle usine à Belzeze, avec six employés et autres stagiaires, l'homme n'est pas un grand solitaire. Puis une seconde usine à Paillas, Montastruc de Salies (31), face aux Pyrénées, 1 500 m<sup>2</sup> d'atelier sans un siège – chez Gilbert tout est démesuré. Un article de cette noble revue en avait fait le portrait pour ses soixante ans.

Quoi de neuf depuis? Gilbert – surnommé le chat dans sa jeunesse, ça tombe bien quand, le jour de ses soixante-dix ans, on monte sur le toit de l'usine... et que l'on passe au travers – va bien!

Il y a dix ans Gilbert a rencontré le blues! Une page tournée. Plus d'ouvriers, une partie de l'usine avec maison pour laquelle il était difficile de trouver reprenneur – ce qui est encore d'actualité. Et puis moi, qui venais cuire mes pots, observer l'évolution du tour à corde revu et simplifié. Profitant de cette accalmie nous avons fait un



film d'une heure : *Le potier des villes et le potier des champs*. Merci Philippe Lignièrès, très bon faiseur de films. On y voit l'œil pétillant de Gilbert transmettant son savoir et montant des pots de deux mètres. Le film se termine joyeusement au marché de Saint-Avit (47) (le pays de Bernard Pas d'ici – tout le monde veut l'héberger Bernard Palissy).

Donc le blues à Paillas, des pots de plus en plus gros, des animaux partout mais d'humanoïdes point. Ça ne pouvait durer.

Gilbert a fait savoir qu'il était prêt à accueillir des jeunes, ça n'a pas traîné.

Et alors ces jeunes? Imaginez. Au sortir de l'école de Dieulefit, perdus dans la forêt de la nouvelle tendance de la nouvelle céramique européenne, le petit poucet et les deux demoiselles sentirent monter dans la nuit une bonne odeur de cassoulet. Mais la patronne, Paulette, les arrêta tout net : son mari n'en ferait qu'une bouchée. Ayant lu les *Mille et une nuits* les filles parvinrent à l'amadouer.

Depuis six ans ces trois-là sont bien stockés dans le ventre de la baleine usine. Ils m'ont bluffé. D'abord ils se sont installés en communauté dans la maison qui est collée à l'usine et ils ont



commencé à déblayer le terrain : des dizaines de camions chargés de gros moules en plâtre et de fours géants démontés ont pris la direction des décharges locales. Les briques sont arrivées et en deux ou trois ans chacun s'est construit un grand appartement avec terrasse et vue sur les Pyrénées posé sur un atelier de 80 m<sup>2</sup> – plus bien sûr l'accès à l'usine, aux fours, ateliers de bois, de ferraille et toute la pédagogie de Gilbert. La production et les revenus furent remis à bien plus tard.

Et voilà une nouvelle histoire qui a redonné plus que la forme à Gilbert. En gros on ne le tient plus : trente marchés annuels des Charente à la Provence, moult commandes honorées et bien sûr les démonstrations ! Gilbert s'est mis à courir partout de l'atelier aux marchés. L'enthousiasme est une

valeur sûre. En 2009, nous sommes allés tous deux au festival d'Anduze avec une tonne de terre et le plus grand modèle de tour à cordes. En trois jours, avec quelques modules déjà tournés pour poser en haut de la jarre, nous étions à 3,40 mètres. Merci Gilbert, avec toi on ne s'ennuie pas.

#### Voici donc le portrait de ces trois vaillants.

Commençons par la plus posée : Stéphanie Arenou est déjà une excellente tourneuse, ce qui lui permet de travailler un peu chez ceux qui ont besoin d'un coup de main. Ayant eu Michel Goldstyn comme maître de stage, elle s'est bien pris la tête à faire de nombreuses recherches d'émail. Sur les marchés, son travail va bien, ce qui lui permet d'avancer sans trop

angoisses. Le sourire aux lèvres, elle tourne la porcelaine avec un style bien affirmé, évitant les pièges liés à la dite porcelaine. De l'alimentaire utilitaire, certes, mais ses grandes assiettes, très plates, très fines, qui sortent du four sans déformations, m'impressionnent un peu. Pour ses décors, c'est pareil : simple et efficace. À la poire et au pinceau trempé dans le rouge de cuivre elle esquisse quelques arabesques fleuries dans un coin, le tout sous couverture transparente. Devant tant de sérénité et de succès, un vieux potier comme moi qui viens chaque mois cuire mes pots, ne pouvait que réagir : « les fleufleurs, ça compte pour du beurre ». Ça l'a bien fait rire. Mais elle les observe et les affectionne, elle essaye de dessiner l'élégance et la complexité de l'organe des plantes. C'est sûr, on ne va pas







s'affoler, tout va bien et le jour venu, elle trouvera de nouveaux décors. À mon avis elle arrive au pays des potiers, non pour révolutionner, mais pour un moment!

C'est sociologique, les filles ont souvent une copine attirée. Après avoir suivi la même formation à des dates différentes à Charlotte et Stéphanie se sont retrouvées à Dieulefit, puis à Paillas.

Nonobstant ses yeux de biche et son caractère de chevreuil, Charlotte Fanny est une potière normale : elle cherche et tâtonne en début de carrière. Le grès n'est pas un amour facile. Et les essais chez Gilbert, c'est dans des fours de minimum un mètre cube (les fours vont jusqu'à dix mètres cubes), dire si c'est simple.

Charlotte est une bonne tourneuse qui affectionne les formes complexes, esthétiques, ce qu'elle a appris des rencontres dans l'atelier de Charlotte Poulsen à La Borne et au cours d'un long séjour au Fayoum – Égypte – chez Evelyne Porret et Michel Pastore. Amoureuse de l'orfèvrerie, ses détails et ses anses sont comme des bijoux de « pots ». Avec ses poires à engober, elle crée des décors raffinés (réservés à la cire), elle y passe du temps, elle est exigeante. Inspirée par l'art du Moyen-Orient, ses décors et ses couleurs transcrivent la langue et les paysages arabes. Sa palette d'engobes et d'émaux brasse les ocres et autres tons pastel.

Le grès est un faux gentil, dur à la couleur et à la vente : Charlotte va-t-elle rester fidèle au grès, va-t-elle

résister au bleu cobalt? C'est aussi angoissant qu'une série américaine.

Elles sont toutes deux maintenant bien ancrées dans leurs ateliers, l'avenir semble serein. Le plus dur pour un jeune potier est de trouver l'atelier idéal : zen et stimulant. Ça m'a pris quinze ans. Alors viennent l'environnement, « les copains d'abord » et les sorties : quand il faut faire trente kilomètres le vendredi soir pour un petit concert. Pas simple. « L'Art, c'est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art » (Robert Filliou).

Reste Thomas Courcelles (Arts Déco de Strasbourg), Tom est un spécialiste des préparatifs : rarement on a vu un gars bichonner autant ses étagères et son outillage avant d'attaquer la glaise. Il passe des journées à confectionner des tampons de décor en mousse, en plâtre, des semaines à se faire, comme Gilbert, des tournettes géantes avec des roues de voiture. Mais le fil conducteur de tout cela tient la route.

En ce moment c'est le report photo qui le passionne, un vieux fantasme des vieux potiers. Je ne vais pas me gêner pour faire une perquisition s'il y parvient. Tom n'a pas le temps d'être un super-tourneur, mais ses formes sont structurées : petit utilitaire, beaucoup d'assiettes à partir de galette, et de méthodologie précise. C'est surtout la déco qui amuse Tom. Il a travaillé en Allemagne, chez Johannes Peters. Tom aime l'art. Je lui apporte souvent de la « nourriture », du jazz pour les oreilles et de la peinture, Ljuba, mon peintre préféré, sorte de Veronèse du xx<sup>e</sup> siècle oublié des pigistes de médias médiocres, Motherwell, superbe peintre américain, a captivé Tom par sa force, sa sérénité et bien sûr ses compositions abstraites.





Tom actuellement dans la fabrication de très gros vases ronds au tour à corde reste le roi du détail. L'élaboration du décor de chaque vase demande beaucoup de travail préparatoire, c'est du pesé, du pensé. Monsieur se permet de casser du tabou. Certains rouges orangés sortis d'une bombe acrylique, des motifs au pochoir saturés de cobalt, du faux papier peint, du vrai émail, des techniques différentes se côtoient ainsi dans une très belle composition abstraite. Tom y cite Bansky : une petite fille qui s'envole avec un ballon et qui semble alléger d'un coup ses énormes boules de terre – tout comme Corot qui aimait mettre un bonnet rouge sur le seul petit personnage perdu dans ses paysages marron vert.

Enfin un potier qui a de la peinture dans la tête et au bout du pinceau.

Mais la céramique reste le sport de l'aléatoire où le tout est incontrôlable.

Depuis deux ans, Tom, picard drômois, voudrait repartir dans sa Provence, mais trouver autant d'espace, d'énergie et de bonne humeur...

Au cours de ces dix dernières années d'autres potiers sont venus se ressourcer chez Gilbert. Allan Desquins est parti révolutionner la terre sigillée en Aveyron après avoir creusé des fours dans le talus autour de l'usine. Julien Bertrand après avoir fait le potier dans un village gaulois, s'est maintenant installé vers Albi. Béranger Bonnemaïson s'est installé du côté de Montauban. Et puis n'oublions pas Édouard qui vient d'arriver. Sans parler de tous ces potiers qui passent faire du gros : et oui il faut de très grands fours.

Les productions Gilbert Serres se portent bien.

Gilbert, lui en est à 150 modèles de



gabarit de toutes tailles et de toutes formes. Chez lui c'est un peu comme le collège de Marciac où les jeunes jouent en Big Band dès la sixième avant d'arriver sur Toulouse l'oreille affûtée, la trompette à la main. Il faudrait un endroit comme ça dans chaque département.

THIERRY BASILE

Photographies de Jérémie Logeay, avril 2014